



## La vie comme condition de la jouissance Pierre Malengreau

Il me revient, aujourd'hui, de vous présenter le deuxième chapitre de *Biologie lacanienne et événement de corps*<sup>1</sup>. C'est un chapitre dense. Il est tendu comme une lyre entre ce qui intéresse Jacques-Alain Miller et ce qu'il pose à l'horizon de la biologie lacanienne. Ce qui l'intéresse, c'est dit-il, « la vie [...] dans sa connexion avec la jouissance »<sup>2</sup> pour autant que cette jouissance mérite d'être qualifiée de réelle. Le mot réel est important. Il s'agit du réel au sens de la psychanalyse. Ce n'est pas le réel de la métaphysique, ni celui des mathématiques. C'est un réel qui ne se donne pas d'emblée. Son abord passe nécessairement par une expérience où il s'agit de rencontre et de contingence. À la manière de ce qui se passe, nous dit Lacan, entre « la torpille et [...] le doigt d'un innocent qui vient de la toucher »<sup>3</sup>.

Ce réel se présente dans ses effets avant de pouvoir être nommé. Il s'impose avant de pouvoir être défini. Il est, pourrait-on dire, anté-prédicatif. Il n'est pas pour autant insaisissable. Le réel de la psychanalyse peut être situé. Il peut même être cerné. Comment est-il possible d'attraper quelque chose du réel par la parole ? C'est l'enjeu de la biologie lacanienne.

Le fil que je me suis donné est ce que J.-A. Miller situe à l'horizon de la biologie lacanienne : « la reprise de la symptomatologie à partir des événements de corps »<sup>4</sup>. Définir le symptôme comme événement de corps ne va pas de soi. Cette définition nous est devenue tellement familière que nous finissons par l'utiliser parfois à tort et à travers. J.-A. Miller commence par nous mettre en garde. Cette définition, dit-il, semble ne pas prendre en compte le fait qu'il y a des symptômes qui sont surtout liés à la pensée ou encore à l'usage de la parole dans les différentes structures cliniques. Qu'en est-il, par exemple, du corps chez l'obsessionnel enfermé dans ses pensées ? Ou du corps de celui qui ne peut s'empêcher de dire toujours la même chose ?

Pourtant, soutient J.-A. Miller, la définition du symptôme comme événement de corps est une « définition logique du symptôme »<sup>5</sup>. Le mot « logique » est important. Il est équivoque. Logique veut dire « ce qui se déduit » mais il renvoie aussi au logos, à la parole. La définition

---

<sup>1</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 44, février 2000.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>3</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 60.

<sup>4</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 18.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 17.

du symptôme comme événement de corps se déduit de l'expérience de la psychanalyse comme expérience de parole, de ce qui se passe autour du symptôme dont on parle en analyse. Reprendre la symptomatologie à partir des événements de corps veut dire reprendre la symptomatologie à partir des traces que laissent dans la langue nos premières rencontres avec la jouissance.

Cette définition s'appuie sur ce que Freud a constaté et que nous observons tous les jours. Il y a dans le symptôme quelque chose qui se satisfait et qui ne se laisse pas réduire par le sens. Miller propose, à partir de là, un petit raisonnement : si le symptôme est une forme de satisfaction et si cette satisfaction n'est pas dissociable de la vie, alors nous devons bien admettre qu'il y a dans tout symptôme quelque chose du corps vivant.

Tout cela relève de l'évidence : pas de symptôme sans jouissance, pas de jouissance sans corps vivant, et donc pas de symptôme sans la jouissance du corps vivant. Or ce qu'il y a de satisfaction dans un symptôme est en même temps ce qui résiste le plus à toute forme d'interprétation significative. Nous mesurons tous les jours l'impuissance des mots à traiter la jouissance. Vers quel usage de la langue devons-nous nous tourner pour aborder cette dimension de l'expérience ?

Cette question traverse tout le dernier enseignement de Lacan. Elle l'amène à revoir sa doctrine de l'interprétation. Dans ce contexte, il avance la formule qui porte tout le texte de J.-A. Miller : « Pour jouir, il faut un corps »<sup>6</sup>. Lacan parle de l'interprétation précisant ce qu'elle doit viser et s'interrogeant sur les moyens dont elle dispose. Il est clair, dit-il, qu'il y a dans « ce qui se formule [...] quelque chose qui se répète »<sup>7</sup>. Il y a, dans l'insistance avec laquelle l'inconscient se formule, un bénéfice qui se situe au-delà du principe de plaisir. La parole a l'air d'être là pour communiquer. En fait, elle fonctionne bien toute seule, dans le moindre acte de parole, un « le bénéfice est de jouissance »<sup>8</sup>. Cela se présente dans les rêves, et tout aussi bien dans la parole la plus courante. Il ajoute que cela est aussi en jeu dans l'interprétation. « Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne le lien entre ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de parole et la jouissance »<sup>9</sup>. Il n'y a pas d'interprétation qui ne concerne le lien entre parole et jouissance. Lacan questionne : où gît la jouissance de l'être parlant ?

Ce chapitre de *Biologie lacanienne et événement de corps* est à prendre comme un commentaire précis des pages vingt-huit à trente de *Je parle aux murs* dans lequel Lacan répond à cette question. Il avance trois propositions qui constituent presque mot pour mot la trame du cours de J.-A. Miller. Premièrement : « pour jouir il faut un corps »<sup>10</sup>. Deuxièmement : « la dimension de la jouissance pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort »<sup>11</sup>. Troisièmement : cette dimension fait qu'il y a dans l'être parlant « cette béance [...] par où il lui serait permis d'opérer sur le ou les corps, [...] pour en faire surgir [...] la jouissance »<sup>12</sup>.

---

<sup>6</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, op. cit., p. 28.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 30.

« Pour jouir, il faut un corps »

J.-A. Miller fait de cet énoncé le point de départ de sa *Biologie lacanienne*. Il la déplie en termes de conditions. Elles sont au nombre de trois : « la vie condition de la jouissance, la condition de corps, la condition de signifiant »<sup>13</sup>.

Première condition : pour jouir, il faut la vie. La vie n'est pas le corps, elle « déborde le corps »<sup>14</sup>, chaque corps pris un par un. J.-A. Miller a déjà commenté cela lors de la séance précédente. « La vie est condition de la jouissance ». C'est une condition nécessaire, pas suffisante. C'est le sens des questions que Lacan pose dans le texte *La Troisième*. Est-ce que le ronron du chat<sup>15</sup>, est-ce la même chose que le ronron de la langue ? Ou encore, est-ce que le lys des champs jouit ?<sup>16</sup> La question a du sens, ajoute-t-il, mais nous ne pouvons pas nous en contenter pour l'être parlant.

Deuxième condition : pour jouir, il faut « que la vie se présente sous la forme d'un corps vivant »<sup>17</sup>. De quel corps s'agit-il ? J.-A. Miller distingue le corps vivant du corps imaginaire et du corps symbolique.

- Le corps vivant n'est pas le corps imaginaire, celui que le stade du miroir unifie, ou celui du partenaire que nous morcelons pour mieux en connaître le goût, la couleur et la saveur.

- Le corps vivant n'est pas non plus le corps symbolique dont les parties peuvent être nommées par des signifiants qui ne correspondent pas forcément avec le réel de l'anatomie. C'est ce que nous apprennent certains symptômes que nous pourrions qualifier d'hystériques. Tel sujet pianiste se trouve paralysé de l'avant-bras alors que cela ne correspond à aucun trajet neurologique. Tel autre sujet perd l'usage d'un œil à l'âge de cinq ans le jour où sa mère décide de changer de nom : « mon cerveau ne pouvait voir en même temps le nom de mon père et le nom de mon beau-père ».

- Le corps vivant *de l'être parlant* est le « corps [...] affecté de la jouissance »<sup>18</sup>. Tout corps vivant, pourrait-on dire, se jouit de lui-même. C'est son statut. Ce qui distingue le corps vivant de l'être parlant, ce n'est pas cette jouissance, c'est le fait que l'être parlant soit affecté par cette jouissance. Le corps vivant de l'être parlant n'est donc pas le corps paisible du principe de plaisir freudien. C'est un corps affecté. Que signifie ce mot *affecté* ? « Croyez-vous que ce soit les tripes qui remuent »<sup>19</sup>, se demande Lacan ? Sa réponse est claire : ce qui remue, ce ne sont pas les tripes, ce sont des mots. Il n'y a rien qui affecte davantage l'être parlant que les mots. Il n'y a rien qui crée davantage de tension dans le corps de l'être parlant que les mots.

Lacan va même jusqu'à faire équivaloir cette tension dans le corps vivant et la jouissance. Cette tension est, dit-il, « [...] au principe de tout ce qui a le nom de jouissance »<sup>20</sup>. C'est même la meilleure façon de définir la jouissance. La jouissance est cette tension même, ce qui distingue, ce qui spécifie le corps vivant de l'être parlant, c'est qu'il rencontre une jouissance liée à l'usage de la langue. Il rencontre une jouissance qui vient troubler la jouissance

---

<sup>13</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 17.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>15</sup> Lacan J., « La Troisième », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 79, 2011, p. 12.

<sup>16</sup> Lacan J., « La Troisième », *op. cit.*, p. 23.

<sup>17</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 17.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>19</sup> Lacan J., « Le phénomène lacanien », *Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, juin 1998, p. 20.

<sup>20</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 29.

« naturelle » du corps. La question qui se pose alors est de « saisir par quel biais, de quelle incidence l'affect de jouissance advient au corps »<sup>21</sup>.

Cela amène J.-A. Miller à poser une troisième condition, qu'il nomme « la condition de signifiant »<sup>22</sup>. Pour jouir, il faut le signifiant : « le signifiant est cause de la jouissance »<sup>23</sup>, dit Lacan dans *Encore*. Ce qui distingue le corps vivant de l'être parlant, c'est le fait que sa jouissance subit l'incidence du signifiant. Le symptôme témoigne de ça. Il témoigne de l'incidence du signifiant sur le corps parlant. Il en témoigne en introduisant une jouissance qu'il ne faudrait pas, une jouissance qui n'entre pas dans nos programmes, une jouissance à laquelle il manque un signifiant pour la dire.

Comment concevoir cette incidence du signifiant sur la vie? Comment concevoir l'impact du signifiant sur le corps vivant ? C'est une question pratique dans la mesure où la psychanalyse a la prétention de toucher par des mots, les traces que laissent nos premières rencontres avec la jouissance, de mobiliser l'impact que certains signifiants ont eu sur le corps vivant.

*« La dimension de la jouissance, c'est la dimension de la descente vers la mort »*

Cette incidence du signifiant sur la vie, c'est ce que J.-A. Miller aborde en disant « quelque chose de la mort »<sup>24</sup>. La suite nous montre que ce quelque chose est tout à fait essentiel. Il nous invite à penser l'incidence du signifiant sur le corps vivant à partir de ce que Lacan dit de l'empiètement de la mort comme signifiant sur la vie. C'est le point d'arrivée de ce cours. C'est en tout cas la boussole que je me suis donné. Elle m'amène au deuxième point que Lacan avance dans *Je parle aux murs*. « [...] la dimension de la jouissance pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort »<sup>25</sup>. C'est ce que J.-A. Miller déploie ici en trois temps : le dédoublement de la mort à partir de Sade, la place de la mort dans le dualisme pulsionnel chez Freud, la place de la mort dans le monisme de la pulsion chez Lacan.

Pour situer correctement l'incidence de la mort dans le corps vivant, il faut d'abord distinguer deux types de mort. Lacan se réfère ici à Sade, faute de pouvoir trouver cela chez Freud. La première mort est, disons, biologique ; c'est la transformation du corps en cadavre. La seconde mort se situe au-delà ; c'est la disparition des molécules de ce cadavre. Cette première distinction nous invite déjà à penser l'incidence de la mort sur la vie à partir de « quelque chose » qui déborde la vie du corps individuel. Le dédoublement sadien n'est pas satisfaisant car il reste du domaine du biologique. C'est, dit joliment J.-A. Miller, une « biologie rêvée »<sup>26</sup>. Le terme « rêvée » est à prendre au sens du *Wunsch* freudien. Le dédoublement sadien entre la vie individuelle et le corps au-delà de la vie lui permet de rêver son souhait de détruire l'autre, au-delà de la destruction du corps. Mais, cela reste un rêve arimé dans le biologique.

Son pas suivant est de se tourner vers Freud et d'entrer dans le débat que Lacan engage avec Freud. C'est passionnant. Les concepts bougent de place et leur nomination se modifie au gré des avancées de Lacan. On se retrouve dans l'ambiance des chapitres V et VI de *Au-delà du principe de plaisir*. Ces chapitres se présentent un peu comme une enquête policière. Ce qui

---

<sup>21</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 17.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 18.

<sup>25</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>26</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 18.

frappe d'emblée à la lecture du texte, c'est sa rhétorique, c'est son style. Freud est en recherche. Il avance à coup d'hypothèses et de débats avec les théories de son temps et avec lui-même. Son style est celui de la discussion, l'usage grammatical du conditionnel domine largement ses réflexions et il n'hésite pas à qualifier de « vue extrême »<sup>27</sup> ce qu'il avance.

Freud se demande quelle relation il y a entre pulsion et compulsion de répétition : « une pulsion serait [il présente ça comme une hypothèse] une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur »<sup>28</sup>. Il en déduit, après quelques développements, que « le but de toute vie est la mort » et que « le non vivant était là avant le vivant »<sup>29</sup>. Cet état premier, cet état inanimé, est un état sans tension, et le but de toute vie serait de retrouver cet état sans tension.

Freud repère à partir de là ce qu'il appelle deux « groupes de pulsions » les pulsions qui poussent l'être vivant à « atteindre le plus tôt possible le but final de la vie »<sup>30</sup>, c'est-à-dire cet état inanimé – la mort – et d'autres pulsions qui « se hâtent vers l'arrière pour recommencer ce même parcours [...] et en allonger ainsi la durée »<sup>31</sup>. Les premières s'appellent pulsions du moi et se manifestent dans la compulsion de répétition. Les secondes s'appellent pulsions sexuelles : pulsions d'autoconservation ou encore de reproduction. Elles visent à retarder les pulsions du moi. Les problèmes commencent quand Freud se met à vouloir nommer le moteur dans cette affaire. Comment rendre compte de la tension inhérente aux pulsions ? D'où leur vient cette poussée qui les anime ? L'introduction du terme de libido ouvre le débat. Ce terme permet à Freud de clarifier la notion de pulsion, mais il rend problématique la notion de pulsion du moi. La frontière entre les entités se met à glisser.

La notion de libido amène Freud à introduire une scission à l'intérieur des pulsions du moi. Certaines pulsions du moi œuvrent dans le sens de la vie, de l'autoconservation, de la reproduction, d'autres œuvrent plutôt vers l'inanimé. La frontière se déplace entre deux sortes de pulsion et Freud en arrive à modifier leur nomination en *pulsion de vie* et *pulsion de mort*.

Pour cerner l'incidence du signifiant sur le corps vivant, précisons la position de Lacan dans cette affaire. La « transformation saisissante »<sup>32</sup> qu'il opère sur la théorie des pulsions chez Freud est ici essentielle à saisir. Lacan ne conteste pas le phénomène clinique de la répétition sur lequel Freud s'appuie. Il conteste qu'il y ait deux « groupes de pulsion » ainsi que le fondement biologique que Freud donne à ce dualisme. « Toute pulsion, [dit-il], est virtuellement pulsion de mort »<sup>33</sup>. Je souligne le mot *virtuellement*, qui Comme nous allons voir, est essentiel. Qu'est-ce qui permet à Lacan de soutenir cela ? Qu'est-ce qui l'amène à soutenir progressivement dans son enseignement ce que J.-A. Miller appelle le « monisme de la pulsion » ?

---

<sup>27</sup> Freud S., *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 84.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>32</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p.20.

<sup>33</sup> Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 848-849. « Le sujet parlant a ce privilège de révéler le sens mortifère de cet organe, et par là son rapport à la sexualité. Ceci parce que le signifiant comme tel, a, en barrant le sujet par une première intention, fait entrer en lui le sens de la mort. (La lettre tue, mais nous l'apprenons de la lettre elle-même.) C'est ce par quoi toute pulsion est virtuellement pulsion de mort. L'important est de saisir comment l'organisme vient à prendre dans la dialectique du sujet. »

La manière dont J.-A. Miller présente la démarche de Lacan a toutes les allures d'une démonstration. L'opération de Lacan porte à la fois sur la mort et sur la libido. Elle s'appuie d'abord sur ce que Freud dit de la répétition. Qu'est-ce qui pousse l'être humain vers la mort ? À avancer sans cesse vers l'inanimé, vers une tension zéro ? Freud considère que cela tient au fait qu'il y a toujours « un déficit »<sup>34</sup> dans la répétition. La satisfaction obtenue par la répétition est toujours ratée, toujours insuffisante et la libido est ce qui nous pousse à avancer. Elle est le moteur dans cette affaire. La libido est, du fait du ratage de la répétition, présente dans la pulsion de mort. Cela, c'est le premier pas. Le deuxième consiste à dire que la mort est présente dans toute pulsion. Pourquoi ? Là se situe un des aspects importants de l'opération lacanienne. Lacan considère que les différentes manifestations de la répétition et les ratages qui caractérisent cette répétition ne sont pensables que dans l'ordre du langage pour une raison très simple qui tient à la structure du langage. Tout cheminement vers un but nous impose d'isoler ce but, de le nommer. Le mouvement des pulsions vers la mort suppose que cette mort soit nommée, posée comme un signifiant. La mort comme signifiant traduit le fait que « l'être vivant dans l'espèce humaine anticipe la mort »<sup>35</sup>.

C'est ce que nous indique déjà le mot « virtuellement » que Lacan utilise quand il dit que « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort ». C'est aussi ce qu'il soutient quand il dit dans le séminaire XI que « les pulsions sexuelles font surgir la mort comme signifiant »<sup>36</sup>. Elles la font surgir comme signifiant du fait même des détours que ces pulsions nous imposent. La mort n'est pas perçue d'emblée comme signifiant. Elle surgit comme signifiant du fait des ratages de la répétition.

Le monisme de la pulsion se déduit de ces deux propositions. Si la libido est présente dans la pulsion de mort, et si la mort est présente dans toute pulsion, alors on peut dire que toute pulsion est virtuellement pulsion de mort. Il n'est dès lors plus nécessaire de poser un dualisme des pulsions. Il faudrait commenter ici la référence que Lacan fait au mythe de la lamelle et à la manière dont ce mythe met en forme la dimension de perte qu'il y a dans toute répétition et donc tout aussi bien dans toute pulsion.

Mon projet est plutôt de suivre le fil que J.-A. Miller indique lui-même et qui porte sur l'incidence du signifiant sur le corps vivant. Ce fil prend ici un tour précis : en quoi la mort comme signifiant nous permet-elle de préciser ce qu'il en est de l'incidence du signifiant sur le corps vivant ?

*« Faire surgir ce qui s'appelle la jouissance »*

Nous trouvons quelques éléments de réponse dans la troisième partie de ce cours de J.-A. Miller. Elle nous permet d'éclairer quelque peu la troisième formule de Lacan dans *Je parle aux murs* : c'est à partir de cette béance de la mort comme signifiant qu'il serait permis d'opérer sur le corps et de « faire surgir ce qui s'appelle la jouissance ». Là est l'enjeu. Où gît

---

<sup>34</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 35.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 232. « La distinction entre pulsion de vie et pulsion de mort est vraie pour autant qu'elle manifeste deux aspects de la pulsion. Mais c'est à condition de concevoir que toutes les pulsions sexuelles s'articulent au niveau des significations dans l'inconscient, pour autant que ce qu'elles font surgir, c'est la mort - la mort comme signifiant et rien que comme signifiant ».

la jouissance ? Elle vient là où il y a une béance du fait du signifiant. C'est ce qu'il faut préciser.

J.-A. Miller commence par une question simple : « Qu'est-ce que la mort comme signifiant ? »<sup>37</sup> Le premier repère nous vient de Freud et de la distinction qu'il fait entre la mort du corps et la mort anticipée. Freud insiste sur le fait que la mort propre n'est pas représentable mais qu'elle peut être anticipée. La manière dont nous anticipons notre mort détermine la manière dont nous sommes prêts à risquer notre vie. Lacan élève cette anticipation à la dignité de la structure. Notre capacité d'anticiper notre mort n'est pas pensable en dehors du langage. C'est ce que Lacan précise dans *L'éthique de la psychanalyse*. Il précise comment « un corps vivant, lorsqu'il relève de l'espèce humaine [je souligne], peut accéder à son propre rapport à la mort »<sup>38</sup>. Cette restriction est essentielle. Il s'agit de notre rapport à la mort en tant qu'être parlant. La question n'est pas de savoir si anticiper notre mort nous chatouille ou nous fait peur. *L'éthique de la psychanalyse* aborde notre relation à la mort par le bout de la logique du signifiant.

C'est une prise de position dont il suffit, si je peux dire, de tirer les conséquences. Cette prise de position consiste à établir une équivalence entre pulsion de mort et rapport subjectif à la mort. Et toute la question est alors de savoir ce qu'on entend par rapport subjectif à la mort. Qu'en est-il du sujet dans la pulsion de mort ? Aborder la mort par ce bout, tel que Lacan le fait à ce moment de son enseignement, implique « un petit bougé »<sup>39</sup>. C'est ce que J.-A. Miller déplie d'une manière magistrale. Etablir une équivalence entre pulsion de mort et rapport subjectif à la mort revient à établir une équivalence entre cette mort anticipée et la « disparition signifiante »<sup>40</sup> du sujet, entre cette mort qui empiète sur la vie et la place du sujet dans la chaîne signifiante, entre la mort comme signifiant et S. Il commence par proposer une définition de la vie, une définition calquée sur le dédoublement de la mort chez Lacan. Dire qu'il y a une seconde mort au-delà de la mort biologique implique symétriquement qu'il y a une vie qui dédouble la vie naturelle. C'est ce que J.-A. Miller nomme la « vie signifiante »<sup>41</sup>. Il y met des guillemets pour souligner que cette vie est « avant tout présente dans le fil d'une chaîne signifiante »<sup>42</sup> et, en même temps, qu'elle n'est pas à confondre avec la chaîne signifiante. Cette définition de la vie lui sert de point de départ. Elle lui permet de saisir l'incidence de la mort comme signifiant sur la vie, à partir de la place du sujet dans la chaîne signifiante.

Quelle est cette place ? Elle est d'abord de l'ordre d'un « signifiant en moins »<sup>43</sup>. C'est l'abc de la conception lacanienne du sujet. Le sujet se situe dans l'intervalle entre les signifiants au titre de signifiant en moins. Vous faites un acte manqué ou un rêve. Il y a avant toute lecture, avant toute interprétation, un moment de surprise, d'étonnement, voire de stupeur. Comment est-ce que j'ai pu faire ceci, comment est-ce que j'ai pu rêver cela ? Ce moment de surprise, cet instant de voir, c'est, pourrait-on dire, le temps du sujet. Le S<sub>2</sub> qui n'est pas encore là

---

<sup>37</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 21.

<sup>38</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 22.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.22.

désigne rétroactivement la place du sujet. Il le fait surgir comme indétermination, comme lieu vide dans la chaîne signifiante. C'est ce que dit la formule classique de Lacan : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Le sujet occupe la place d'un signifiant en moins, il occupe littéralement la place d'un moins dans la chaîne signifiante. L'important est de repérer que cette place ou ce vide n'apparaît que dans l'après coup d'une supposition du fait de la chaîne signifiante, parce que nous supposons qu'un deuxième signifiant pourrait venir répondre au premier. C'est à ce titre que J.-A. Miller peut dire qu'une version du rien dans *L'éthique* est « le rien que fait surgir le signifiant »<sup>44</sup>. Les signifiants produisent un vide entre eux, et c'est dans ce vide que vient se loger « le manque-à-être signifiant du sujet »<sup>45</sup>. C'est une première façon de saisir le sujet. Elle consiste à saisir le sujet par le bout de sa disparition, de son effacement. Et c'est aussi sur cette première face du sujet que Lacan s'appuie pour définir la seconde mort. On peut parler de seconde mort ou de vraie mort quand un sujet rejoint ou épouse cette place d'anéantissement. Corrélativement à cette face effaçable du sujet, il y a aussi une face ineffaçable. L'intervalle entre les signifiants peut « recevoir son signifiant spécial »<sup>46</sup> qu'il qualifie d'« unique ». Ce signifiant est un signifiant à part. Il se distingue de l'Un de l'unaire qui identifie et de l'Un de l'unitaire qui rassemble. Il est tout seul et il n'ouvre aucune série. C'est une autre version du rien, c'est « le rien qui fait surgir le signifiant »<sup>47</sup>. Le S<sub>1</sub> de l'unique vise le sujet en tant qu'il « a été », quelles que soient ses qualifications. C'est ce que présente la pierre tombale sur nos sépultures. C'est ce qui justifie tout aussi bien l'importance que Lacan accorde à Antigone dans *L'éthique*. Antigone est celle qui soutient que le sujet humain a droit à la sépulture. Elle est celle qui affirme que quelque chose de l'unicité de l'humain doit persister au-delà de sa vie biologique. L'intervalle ou le vide qu'il y a entre les signifiants devient du coup créationniste. Il fait surgir un signifiant pas comme les autres. Il fait surgir un signifiant séparé de l'Autre, un signifiant séparé de la chaîne signifiante, un signifiant pétrifié, l'on pourrait faire équivaloir à l'inanimé de la mort dont parle Freud.

Les deux faces du sujet, sa face effaçable et sa face ineffaçable, S et S<sub>1</sub>, se resserrent autour d'une représentation paradoxale du signifiant. Elles se resserrent même plus précisément autour d'une représentation paradoxale de l'incidence de la mort comme signifiant sur la vie. La mort comme signifiant unique représente « ce en quoi le signifiant annule la vie »<sup>48</sup>, mais il introduit du même mouvement un vide où peut venir se loger un certain nombre de choses qui nous permettent d'attraper la vie. La mort comme signifiant annule la vie et elle permet en même temps de détacher « comme telle la jouissance de la vie »<sup>49</sup>.

L'incidence de la mort comme signifiant sur la vie est une incidence que J.-A. Miller qualifie « [d']empiètement »<sup>50</sup> de la mort sur la vie. Le terme d'empiètement est bien venu car nous annonce que l'incidence de la mort sur la vie est à situer au niveau de la matérialité du

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 23.

signifiant, au niveau des effets effectifs du signifiant sur le corps vivant. Nous rejoignons ici la troisième proposition de Lacan dans *Je parle aux murs*. La mort comme signifiant introduit « une béance [...] par où il lui serait permis d'opérer sur le ou les corps [...]»<sup>51</sup>. Opérer pour quoi et à quelle fin ? « Pour faire surgir [...] ce qui s'appelle à proprement parler la jouissance »<sup>52</sup>. Tout un programme pour l'interprétation. Pour toucher la jouissance par des mots, il faut créer dans la langue des moments d'empiètement. Il faut créer dans *lalangue* des moments d'empiètement où les mots valent pour leur impact qu'ils ont sur ce qu'il y a de plus mort, de plus inerte en nous.

---

<sup>51</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>52</sup> *Ibid.*